



Les Dépêches
(Dijon)

A l'Athéneum

Jazz en liberté avec Chris Mac Grégor

Soirée jazz, hier à l'Athéneum où se produisait l'espace d'un gala unique en faveur de l'apartheid, Chris Mac Grégor aux côtés d'Ernest Mothel, jazzman lui aussi, compagnon de route des bons et mauvais moments, guitariste tranquille, digne serviteur d'une musique envers laquelle il n'éprouve que de la passion. Chris Mac Grégor, certains l'appelant sûrement maître, ne fait point partie de ces individus que l'on pourrait qualifier de disciples des sonorités anglo-saxonnes nées avec le siècle à la New Orléans. Certes comme beaucoup, il entra en religion avec pour référence le vieux Duke, mais là s'arrête toute ressemblance. Mac Grégor à la chevelure grise, à la décontraction na-

turelle, offre plutôt l'image d'un musicien attaché aux traditions du pays qui le porta à la vie, l'Afrique du Sud. Terre qui le vit grandir, qui lui donna la force d'apprendre et d'aimer ces airs qui ont le pouvoir de soutenir les hommes, de leur apporter des sensations que l'existence doit trop souvent leur refuser. Le jazz made in Mac Grégor, c'est une musique forte pas spécialement improvisée, aux racines profondément ancrées au sol de la ville du Cap où folklore et tempo sont omniprésents, et seulement cousins germains des résonances U.S. Le piano de Mac Grégor, n'a rien de triste, il est le vent, il souffle l'originalité, s'évade souvent,

puis revient dans les aigus à des normes disons plus traditionnelles. Il se passe de contrebasse et laisse la parole à une guitare revendiquant la liberté, avant, de l'accompagner sur des airs de mélodie classique. Mais chassez le naturel et celui-ci revient encore plus costaud que jamais, car il ne s'agit que de jazz, rien que de jazz. Chris Mac Grégor, aime sa musique, elle a le tonus du nouveau monde, avec en plus cette fierté propre à l'univers africain même si celui-ci aujourd'hui n'est plus l'environnement du maître, installé en France depuis qu'un jour de 1964, il goûta au festival d'Antibes.